

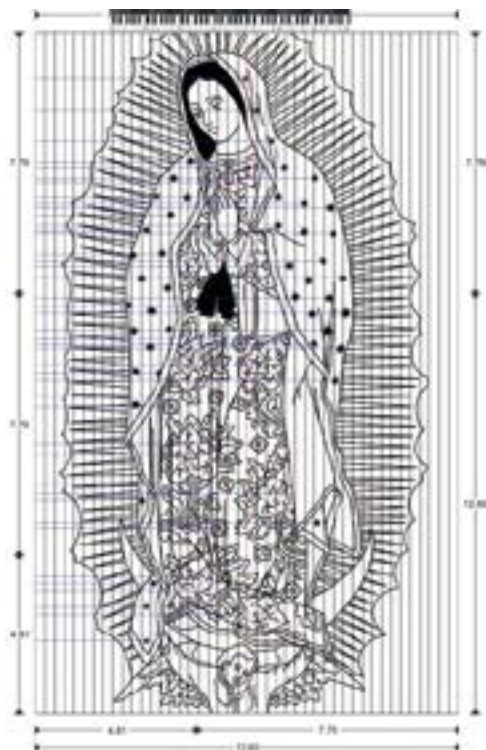
LeVerbe



ENTREVUE

# Ellijot Maglnot

Chansons pour ici et maintenant



+ Pour poursuivre la réflexion, *Le Verbe* a publié sur son site Web un texte sur l'histoire de la Vierge de Guadalupe :



## Une mélodie secrète et céleste

Peut-on produire de la musique à partir d'un tableau? Le mathématicien mexicain Fernando Ojeda Llanes a tenté l'expérience à partir de l'image de la Vierge de Guadalupe, une représentation de Marie apparue miraculeusement sur la cape de saint Juan Diego en 1531, à Mexico. En traversant de droites verticales et horizontales chacune des fleurs et des étoiles sur cette célèbre toile, Ojeda Llanes a obtenu des espacements qui suivent le nombre d'or, cette proportion harmonieuse qu'on retrouve très souvent dans la nature et dans l'art. Le scientifique a ensuite attribué une note de musique à chaque fleur et à chaque étoile, en considérant sa disposition dans l'ensemble. Jouées les unes après les autres, ces notes forment une jolie mélodie. Plusieurs arrangements pour chœur et orchestre ont été produits depuis lors pour faire connaître cette musique sinon « miraculeuse », pour le moins étonnante!

## Jésus, superstar

La figure de Jésus ne cesse de fasciner les créateurs aussi bien que les spectateurs. Alors que le réalisateur Terrence Malick (*L'arbre de la vie*) figrole le montage d'un film théologique relatant plusieurs événements de la vie du messie, Mel Gibson (*La Passion du Christ*) prépare un nouveau film sur sa résurrection. Jim Caviezel, qui interprète à nouveau le rôle de Jésus, affirme qu'il s'agira du plus grand film de toute l'histoire de l'humanité. Rien de moins! Pour sa part, Martin Scorsese (*La dernière tentation du Christ*) est en voie de tourner l'adaptation en 90 minutes d'un roman de Shūsaku Endō sur la vie du Nazaréen. Enfin, un spectaculaire film d'animation basé sur l'Évangile selon Luc, réunissant des créateurs de Pixar, Disney et Star Wars, est aussi en préparation. Avec

tous ces projets cinématographiques, on peut dire qu'un retour triomphal du Christ est certainement à venir bientôt... sur vos écrans!



## Connaissez-vous votre *ikigai*?

Popularisé ces dernières années par le scientifique Ken Mogi, l'*ikigai* est un mot japonais que l'on pourrait traduire par « raison d'être ». L'idée est assez simple. Chacun de nous peut trouver la joie de vivre et un sentiment d'accomplissement en se posant les questions suivantes : Qu'est-ce que j'aime? En quoi suis-je bon? Pour quoi puis-je être payé? De quoi le monde a-t-il besoin? La réponse commune à ces quatre questions permet d'identifier le point de convergence entre sa passion, sa mission, son métier et sa vocation, qu'on appelle son *ikigai*. Issu de l'île Okinawa, où l'on trouve l'une des plus grandes concentrations de centenaires sur la planète, ce concept philosophique à l'origine d'un art de vivre pourrait bien être le secret de longévité qu'aucune diète ou pilule n'a encore réussi à surpasser. Comme quoi l'être humain carbure au sens de l'existence!

# 100 % INTELLIGENCE HUMAINE

**Antoine Malenfant**

antoine.malenfant@le-verbe.com

**L'**«intelligence artificielle» (IA) fait partie de nos vies depuis quelques années. Le changement s'est fait en douceur : des logiciels plus rapides, un trajet de retour à la maison qui évite mieux la circulation, des autocorrecteurs plus performants, des publicités toujours mieux ciblées sur nos réseaux dits sociaux.

Pas de grand bond en avant ni de révolution ; plutôt une évolution exponentielle.

L'embrayage à la phase suivante ne s'est pas fait en douceur. Mise en service il y a une quinzaine de mois (30 novembre 2022), la première «IA générative» accessible au grand public, nommée ChatGPT, représente un saut qualitatif majeur.

Pour simplifier les choses à outrance, une analogie : nous sommes passés du banal robot culinaire à la téléportation de Ricardo dans votre cuisine. Docile et dévoué, le célèbre chef invente – dans la langue de votre choix – un plat trois étoiles Michelin avec les restants au fond de votre frigo. En quatorze secondes. C'est à peu près ça, l'IA générative.

Et ça ne fait que commencer.

\*

Par définition, l'IA générative se distingue des autres représentants du genre par sa capacité à *générer* de nouveaux contenus : chansons, recettes, chroniques d'opinion. Nous serions fous de nous priver d'un tel assistant ! ChatGPT peut rédiger un texte mille fois plus rapidement que ce journaliste qui s'empêtre dans les détails et respecte rarement les dates de tombée.

Dans une présentation devant médias et spécialistes du monde entier, le grand patron d'OpenAI, la compagnie derrière ChatGPT, a promis «des superpouvoirs pour tous». Rien de moins.

Bien sûr, vous pourrez désormais nettoyer une nappe maculée de vin rouge sans devoir appeler votre belle-mère. Or, si ne plus dépendre les uns des autres constitue un superpouvoir, il y a lieu de se désoler. Ce pouvoir d'indépendance risque davantage de diminuer l'humanité que de l'augmenter. Qui veut faire l'ange fait la bête.

\*

Le Verbe médias vous fait ici une autre sorte de promesse. Les textes, les images et les sons que nous produisons ne seront jamais générés par «intelligence artificielle».

Nous ratons une occasion de devenir plus efficaces ? Cette course en avant ne nous intéresse pas. Nos contenus pourraient être encore mieux écrits ? Tant pis. Nous préférons qu'ils soient bêtement imparfaits... et même livrés en retard parce que le petit dernier de notre collaboratrice n'a pas dormi de la nuit.

La vulnérabilité, les aléas d'une relation d'aide pauvrement humaine, d'une discussion tendue, d'un désaccord ; nous refusons de voir ces limites comme les dommages collatéraux d'une chaîne de production. Ne sont-elles pas au cœur de notre ouvrage ?

«C'est à l'homme de décider s'il veut devenir la nourriture des algorithmes ou nourrir son cœur de liberté, sans laquelle on ne grandit pas en sagesse. Cette sagesse mûrit en tirant profit du temps et en embrassant les vulnérabilités», soulignait le pape François en janvier dernier, s'adressant aux journalistes.

L'accélération n'est pas une fatalité. Et parfois, y résister, c'est s'affranchir. Permettez que nous nous offrons cette liberté d'être limités, donc dépendants les uns des autres. Dépendants, donc en relation. En relation, donc un peu plus humains. ■



Directeur des contenus pour Le Verbe médias et animateur de l'émission *On n'est pas du monde*, **Antoine Malenfant** est diplômé en sociologie et en langues modernes.

# LE TEMPS DE VIVRE

**Valérie Laflamme-Caron**

valerie.laflamme-caron@le-verbe.com

Une semaine avant les vacances de Noël, rien ne va plus. Mon beau-père est en fin de vie. Mon mari se rend régulièrement à son chevet pour l'accompagner dans cette épreuve ultime.

Au même moment, un aîné dont je suis proche aidante est transféré dans un centre de réadaptation. On me sollicite pour que je lui apporte tout ce dont il a besoin. Je cours les magasins à la recherche de vêtements confortables dans lesquels il pourra effectuer ses exercices.

Puis arrive la gastro, finalement la Covid-19. La garderie que fréquente ma fille ferme durant quelques jours. Je dois amener la petite au travail pour régler une urgence.

Heureusement, mon employeur est empathique: « Ça fait partie de la vie », dit ma directrice. On m'encourage à prendre quelques congés, le temps que la tempête passe.

## LE STRICT MINIMUM

Je sais que je suis privilégiée. Des amies se sont fait regarder de travers pour moins que ça. On attend d'elles qu'elles travaillent comme si elles n'avaient aucune autre responsabilité. En réalité, les Québécois n'ont droit qu'à deux congés de maladie par année. Le reste, c'est un cadeau. Même chose pour les vacances: les Canadiens n'ont droit qu'à deux semaines de vacances rémunérées par année, contre cinq en France. Employée au secondaire, je profite de longs congés. Je me demande ce que serait ma vie sans tout ce temps libre. Où trouverais-je l'énergie pour cuisiner pour une cousine qui vient d'accoucher ?

Qui conduirait mon grand-père à ses rendez-vous médicaux? On dira qu'il pourrait prendre un taxi. Mais il est sourd comme un pot et quasiment aveugle. La dernière fois qu'il

est allé seul, il s'est perdu dans les corridors de l'hôpital. J'ai fait des démarches pour lui trouver un accompagnateur bénévole. On m'a répondu que la pénurie de main-d'œuvre concerne aussi le secteur communautaire.

Plusieurs retraités, appauvris, doivent maintenir une activité professionnelle. Le volontariat, ils n'ont plus d'espace pour ça.

## VIVRE ENSEMBLE

Les congés sont bons pour le moral, mais aussi et surtout pour le social. Chaque fois qu'un individu ne peut assurer ses obligations personnelles, c'est le système qui doit prendre la relève. Les services rendus sont monnayés. Vivre coûte forcément plus cher. Lentement mais sûrement, les relations s'étiolent, chacun ne devant plus rien à personne.

Ça me rappelle cet hymne punk des Vulgaires Machins:

« J'fais d'la poud'  
Pour travailler plus  
Pour faire plus d'argent  
Pour faire plus de poud' »

On semble condamnés à courir jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Après la semaine de relâche, je demande aux élèves s'ils en reviennent plus fatigués ou reposés. Trop souvent, des vacances qui ne sont pas optimisées leur semblent ratées. Entre les voyages au Mexique, les compétitions sportives et les camps spécialisés, ils n'ont pas pris le temps de s'arrêter.

Dans les médias, une psychoéducatrice rappelle aux parents qu'il est important de laisser les enfants s'ennuyer.

Être ensemble, tout simplement, on dirait qu'on ne sait plus comment faire. ■



**Valérie Laflamme-Caron** est formée en anthropologie et en théologie. Elle anime présentement la pastorale dans une école secondaire de la région de Québec. Elle aime traiter des enjeux qui traversent le Québec contemporain avec un langage qui mobilise l'apport des sciences sociales à sa posture croyante.



PLUTÔT INFO  
OU TALK-SHOW ?

DÉCOUVREZ TOUTES NOS ÉMISSIONS

On n'est pas  
du monde



les VerboMOTEURS

# Elliot Maginot

## Maginot

AU FRONT DES RELATIONS

James Langlois

james.langlois@le-verbe.com

Photos: Maxime Boisvert

Reconnu pour son talent de compositeur, Elliot Maginot ne cesse depuis presque dix ans de parfaire un son folk-pop unique au Québec, rappelant Peter Gabriel et le groupe The War on Drugs. Son plus récent album, *Easy Morning*, lui a valu une mise en nomination pour le prestigieux prix Polaris ainsi que pour le prix de l'album anglophone de l'année 2022 au gala de l'ADISQ. À la fin de mars, il fera paraître *I Need To Stay Here*, un douze pièces aux sonorités américaines traditionnelles, presque country. Avec un nom d'artiste qui évoque une ligne de fortifications, on peut imaginer que le combat est présent quelque part dans l'œuvre d'Elliot Maginot. Il a généreusement accepté d'en parler avec *Le Verbe*.

**Le Verbe: Qu'est-ce qui t'a inspiré pour ce nouvel album?**

**Elliot Maginot:** J'ai toujours l'impression que, parmi toutes les époques, la nôtre est la plus folle, la plus désorganisée et la plus chaotique. C'est comme *tough* de ne pas avoir le sentiment de fin du monde en ce moment. J'ai des amis qui ont des enfants, donc il faut penser qu'ils vont être encore sur cette planète pour les 80 prochaines années. Comment se réconcilier avec le fait qu'il y a beaucoup de choses qui vont très, très mal et qu'on veut continuer à vivre et à être là?

Tous mes amis sont à peu près dans le même milieu que moi, des travailleurs autonomes, du monde de la culture, et c'est *tough*. La *game* est vraiment *tough*.

C'est un constat: si on décide qu'on veut rester ici, au sens large des choses, comment on fait? Comment on fait pour ne pas vouloir se tirer en bas d'un pont, ne pas virer fou et trouver des raisons qui valent la peine de se lever le matin?

Plus on vieillit, plus la vie doit avoir un sens profond. On dirait que, plus jeune, on est seulement dans le mouvement: tout arrive vite, on est en réaction, tout est nouveau. Passé un certain âge, je trouve qu'il faut plus de recul, se poser davantage de questions sur le sens de nos actions, sur les répercussions qu'elles ont sur les autres, etc.

Aussi – je n'arrête pas de parler comme si j'étais un vieillard –, je pense beaucoup au fait que, plus on





« Je me dis qu'il faut accepter de ne pas être d'accord, d'être blessé, de piler un peu sur soi-même, parce que sinon, on meurt tout seul avec nos grands idéaux. »

vieillit, plus les gens se foutent de nous. J'ai la chance de faire un *job* public, mais la plupart des gens, plus ils vieillissent, moins les valeurs de la société sont pour eux. Nos aînés, nos grands-parents, sont tout le temps tout seuls.

Plus on vieillit, moins les gens s'intéressent à ce qu'on a à dire et à ce qu'on est, moins on est considéré dans les décisions de société. J'ai l'impression que l'étoile de l'humain brille beaucoup dans les vingt premières années de sa vie, puis plus ça va, plus elle pâlit, que mourir, c'est comme disparaître graduellement. On s'éteint de plus en plus, en faisant de moins en moins de bruit, et de moins en moins de gens remarquent notre présence. À un moment donné, on est juste tout seul et puis on meurt.

**As-tu vu *Testament*, le dernier film de Denis Arcand? C'est tout à fait dans le propos.**

Non, pas encore! Mais c'est ça, comme tous mes amis font de la musique ou écrivent, ce sont des trucs dont on parle beaucoup entre nous. J'ai l'impression qu'on est tous à peu près au même constat, en tout cas ceux qui n'ont pas d'enfants: on va juste tous mourir, et si l'on ne fait pas vraiment attention, on va tous mourir

seuls. À partir d'un certain âge, les gens n'ont plus d'amis. On valorise beaucoup la carrière, mais pas le fait d'entretenir des relations, autres qu'amoureuses. Si l'on n'y met pas d'efforts, elles tendent à s'étioler puis à disparaître.

**Même quand les gens ont des enfants, de la famille, la chicane peut pogner et les gens peuvent ne plus se parler.**

Exact. Avec des amis aussi, c'est vraiment compliqué, les relations, je m'en rends compte. C'est vraiment facile de vouloir tirer la *plug* aussitôt qu'il y a un petit irritant. Je me dis qu'il faut accepter de ne pas être d'accord, d'être blessé, de piler un peu sur soi-même, parce que sinon, on meurt tout seul avec nos grands idéaux.

***I Need to Stay Here*, c'est donc un peu ça?**

Oui, vraiment. Maintenant qu'on a établi qu'on restait ici, comment on fait pour s'en tirer sans trop se faire mal? Le *Here* dans le titre de l'album, c'est l'existence humaine et l'endroit où je me trouve avec les gens avec lesquels je suis. *I Need to Stay*, c'est d'essayer de faire fonctionner ce *Here* plutôt que de le jeter. On peut bien vouloir sortir de nos relations compliquées (familiales,

amoureuses, professionnelles), mais on réalise vite qu'on peut reproduire les mêmes affaires. Il s'agit de faire le mieux qu'on peut avec ce qu'on a.

### **As-tu des réponses à toutes ces questions qui t'habitent ?**

Non. C'est sûr que non. Je pense que c'est le combat d'une vie. Mais je me sens maintenant plus outillé pour être en relation avec les gens, pour travailler sur ces relations. J'ai l'impression d'avoir fait des choix pour améliorer mon sort, et il s'est effectivement amélioré. J'en suis très reconnaissant. J'ai du monde autour de moi avec qui ça va bien. J'ai plus d'outils pour vivre et évoluer dans mon écosystème.

### **Dans *Easy Morning*, plusieurs titres contiennent des références catholiques. Tu disais pourtant à l'animatrice Catherine Pogonat qu'elles sont symboliques, que tu te considères comme athée. Pourquoi recourir à ces symboles ?**

Je n'ai pas reçu une éducation et une culture religieuses. Mais je suis allé dans un collège de Saint-Hyacinthe où des sœurs enseignaient, où il y avait des cours de catéchèse et des crucifix dans les classes. C'est du symbolisme et du vocabulaire auxquels j'ai été exposé, qui ont fait partie de mon quotidien.

Le Québec reste une société qui est encore très influencée par le catholicisme et son symbolisme. En tournée, quand j'arrive dans les villages, je vois encore beaucoup de crucifix. Je pense qu'il y a beaucoup de gens qui ne seraient pas prêts à ce qu'ils soient retirés. La croix reste un symbole hyper chargé, elle n'est pas comme d'autres symboles. Elle évoque quelque chose de plus grand que moi, que je ne comprends pas et qui ne fait pas partie de mon quotidien. On dirait qu'elle vient avec tout un bagage, toute une histoire.

### **Est-ce que tu as toujours été athée ?**

Oui. Dans ma famille, c'était même valorisé, je dirais. Mes parents sont des athées actifs. Moi, je suis plus un athée passif, dans le sens que je ne ressens pas d'animosité envers la religion. Je comprends que cette génération et celle d'avant ont pu vivre des traumatismes à cause de l'institution. Mais on dirait qu'en vieillissant, je trouve ça intense d'avoir une position si arrêtée sur un sujet sur lequel tu n'as pas mis beaucoup d'heures de recherches, de réflexions. Je trouve que ça n'a comme pas de sens.

On dirait qu'en grandissant dans une famille d'athées, on se fait juste dire que les gens sont stupides de croire à des histoires inventées dans un livre. Mais au fond, ce

n'est pas aussi simple que ça. Ça ne peut pas avoir été aussi important, et continuer à l'être pour la majorité de la population mondiale, et que ce soit seulement des stupidités. Je pense que chaque humain a un besoin de spiritualité et un besoin qu'il y ait quelque chose de plus que notre expérience corporelle, terrestre. Alors, fermer la porte, je trouve que ça ne donne rien et que c'est un peu entêté.

### **Tu es plutôt agnostique, au fond ?**

Oui, à 100 %. Comme plusieurs personnes, j'ai des problèmes avec l'institution, mais encore là, ça ne veut rien dire, parce qu'elle prend plusieurs formes. Dans mon for intérieur, je ne crois pas en un être suprême qui aurait créé toutes choses, mais j'aimerais ça en ho\*\*\*\*! Ce serait tellement rassurant! Il y aurait quelqu'un avec un plan. Tout aurait un sens.

### **Tout ça, pour toi, ce serait trop beau pour être vrai ?**

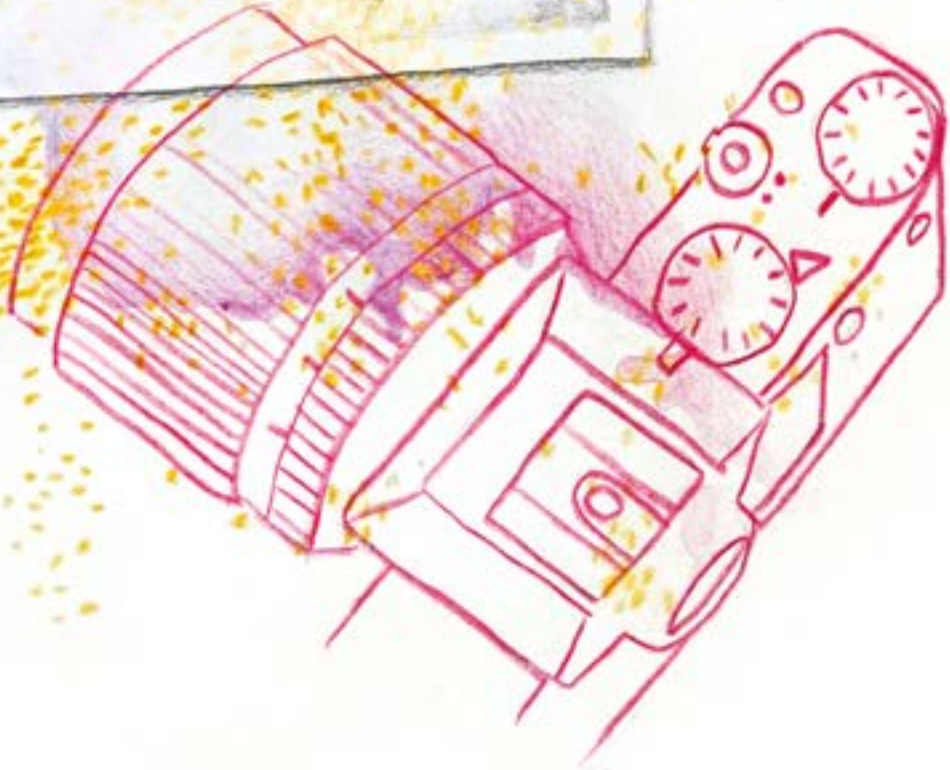
Un peu, oui. Puis, s'il y a un dieu, il faut ouvrir tout le dossier des choses hyper injustes qui arrivent à des gens qui ne le méritent pas. C'est un gros dossier. Tellement gros que tu ne peux pas faire comme si toute cette histoire de Dieu était juste des niaiseries. Mais je ne peux pas non plus me dire: «Tu vas voir, tout va être correct à la fin, il y a un plan.» J'aimerais savoir c'est quoi le plan, parce que, de mon point de vue, s'il y en a un, il est *weird* en ce moment.

On vit aussi tellement juste dans notre petite réalité. On a de grandes opinions sur des choses qu'on ne connaît pas. On lit une affaire sur Internet et on pense qu'on est en droit de s'exprimer sur la chose. On parlait de vieillir seul, tantôt. Moins on vit dans un réseau, moins on vit dans le vrai monde et uniquement sur Internet, plus on en vient à confirmer ce qu'on pense déjà.

Je suis plus ouvert au fait que la science n'est peut-être pas la seule affaire qui peut nous aider à fonctionner dans la vie, qu'il y ait d'autres manières d'aborder les choses. Ça ne donne rien d'être fermé, parce qu'au pire ce n'est pas vrai, mais si c'est vrai, on est mieux d'être du côté de ceux qui disent: «Laissons les miracles arriver.» ■



*I Need To Stay Here*, à paraître le 22 mars 2024 chez Audiogram.



# Faire vivre ces enfants partis trop tôt

La délicate mission de l'organisme  
Portraits d'étincelles

**Frédérique Bérubé**

frederique.berube@le-verbe.com

**Illustrations: Marie-Pier LaRose**

**Au Québec, une femme sur quatre fait une fausse couche, et près de deux grossesses confirmées sur cinq ne se rendent pas à terme. Pour ces parents qui espèrent leur enfant depuis des mois et qui apprennent qu'il ne vivra pas, c'est une blessure dont ils garderont la profonde cicatrice. La Fondation Portraits d'étincelles s'est donné la mission d'y mettre un baume en leur offrant un doux et tangible souvenir de leur bébé: une photo.**

Appareil photo à la main, Isabelle L'Italien se rend, depuis 2015, dans les hôpitaux pour immortaliser le portrait de petits bébés partis trop tôt. Aussi aigre-doux que ce moment puisse être pour les parents, la photographe bénévole et présidente du conseil d'administration de la Fondation Portraits d'étincelles sait «que son travail leur fait du bien».

«Puisque les parents sont sous le choc, c'est un évènement qui peut demeurer flou dans leur mémoire, donc la photographie leur permet

d'avoir une preuve que ce n'est pas dans leur imaginaire», raconte Isabelle L'Italien. «Elle leur permet aussi d'avoir un souvenir agréable de leur enfant qu'ils peuvent présenter à leurs proches», ajoute la bénévole.

Cet aspect est très important pour Guy-Anne Roy, intervenante et formatrice en deuil périnatal chez Les Perséides: «Prendre des photos du bébé est recommandé pour le processus de deuil, car ce sont les seuls souvenirs tangibles que les parents vont garder de leur enfant.» Selon elle, le

deuil périnatal se distingue du deuil «traditionnel» du fait qu'il est «invisible», ce qui le rend encore plus difficile pour les parents.

«Leur entourage, qui n'a ni vu ni connu l'enfant, ne comprend pas bien leur perte et ne peut donc pas aussi bien les soutenir», explique l'experte, qui pense que les organismes comme Portraits d'étincelles sont essentiels.

## LA BEAUTÉ DANS LA MORT

Quand on l'appelle, Isabelle doit faire vite, le temps est compté. «De façon générale, les parents sont installés dans une pièce à l'écart, avec la lumière tamisée pour les garder dans une petite bulle de douceur», explique-t-elle. «Je demande toujours aux parents s'ils ont donné un nom à leur bébé, pour que je puisse l'utiliser pendant ma séance photo. Certains le font, d'autres non», raconte la quarantenaire au pull gris.

Elle se place ensuite au bout du lit et commence sa séance de photos d'une vingtaine de minutes. La photographie ne s'éternise pas afin de vite redonner à la famille son intimité. «Quand je fais mes séances photo, je ne vois pas juste la mort. Je vois la beauté de la vie et je suis chaque fois fascinée de voir comment le bébé s'est développé», exprime-t-elle avec émerveillement.

«Bien sûr, je suis attristée, mais j'ai choisi d'adopter une vision positive dans mon travail, c'est-à-dire que je vais manipuler l'enfant de manière à montrer aux parents autre chose que la mort, comme les traits physiques qu'il tient de son papa ou de sa maman», ajoute la bénévole en souriant.

Si elle ne sait pas ce que c'est que de perdre un enfant, Isabelle L'Italien a vécu plusieurs deuils dans sa vie, ce qui lui permet aujourd'hui de témoigner avec une certaine sagesse: «La mort, c'est aussi naturel que la vie, ça en fait partie, donc il faut l'apprivoiser. Plus tôt on le fait, mieux on se porte. Il ne faut pas la combattre, on va y faire face un jour ou l'autre.»

## UNE PRATIQUE ENRACINÉE

Le 17 août 2015, Manon Allard, Mélanie Jacques, Valérie Parizeau et Martine Gendron décident d'unir leurs expériences en deuil périnatal et en photographie pour «offrir aux parents qui vivent

un deuil périnatal des photos professionnelles et gratuites de leur enfant décédé», déclare Isabelle L'Italien.

Portraits d'étincelles voit ainsi le jour et se fait un nom dans une trentaine d'hôpitaux à travers la province. L'organisme à but non lucratif compte aujourd'hui 100 bénévoles et reçoit près de 225 demandes par année. Dans la grande région de Québec, l'organisme J'allume une étoile offre des services similaires.

« **La mort, c'est aussi naturel que la vie, ça en fait partie, donc il faut l'apprivoiser.** »

– Isabelle L'Italien

Mais d'où est venue l'idée de fonder un tel organisme? «À ses débuts, la photographie était un luxe, et les gens moins aisés ne pouvaient pas se permettre de se faire prendre en photo de leur vivant», explique Isabelle L'Italien. «Lorsque arrivait un décès, les services de photographie offraient donc gratuitement des photos *post mortem*, puisque c'était la dernière occasion de photographier le défunt», ajoute la femme en se replaçant une mèche de cheveux.

«Cette pratique a disparu avec l'arrivée de la photo à grande échelle, qui a permis aux gens d'en avoir de leur vivant, et a rendu la photographie au décès moins essentielle.» Pour les bébés dont la vie a été trop courte, la photographie *post mortem* reprend ainsi toute son importance.

## BENJAMIN, LA «PETITE VEDETTE»

Mélissa Bécharde-Côté et son mari ont eu recours à Portraits d'étincelles, le 8 février 2016. De leurs trois garçons, Caleb, Benjamin et Isaac, le deuxième n'a pas survécu à une naissance

prématurée. Un matin, Mélissa se réveille avec de grosses contractions et sait qu'elle va accoucher... à 22 semaines.

« Quand on est arrivés avec mon conjoint Vincent à l'hôpital, le médecin nous a dit que le bébé était trop petit et qu'on ne pouvait rien faire pour le sauver », raconte la jeune maman, derrière l'écran de son ordinateur. Vincent appelle alors Portraits d'étincelles et, quelques heures plus tard, Martine Gendron est là pour prendre des photos de Benjamin.

« Quand Martine est entrée dans la chambre, une vague d'apaisement a envahi la pièce. Elle était toute douce avec nous et le petit, ça nous a soulagés », relate Mélissa, reconnaissante. Pour le couple, c'est bien plus que des photos que leur donne Portraits d'étincelles; c'est la seule activité qu'ils feront avec Benjamin. « On nous a donné quelque chose qu'on n'aurait pas pu avoir autrement et qui nous aurait manqué, car ça nous a fait beaucoup de bien », témoigne la femme au chignon blond.

En plus d'être une petite douceur pour Mélissa et Vincent, les photos de Benjamin ont permis à un entourage « qui minimisait leurs émotions » de mieux comprendre qui ils ont perdu. « Ça ne me rend pas triste de parler de Benjamin; au contraire, ça me fait du bien, car ça prouve qu'il a existé. Pour moi, c'est ma petite vedette », dit la mère de famille en ricanant.

Parler de son fils, c'est ce qui a véritablement aidé Mélissa à faire son deuil. Mais si elle ne pleure plus aujourd'hui quand elle l'évoque, elle ne pourra jamais accepter ce qui s'est passé: « Honnêtement, je ne pense pas qu'on puisse concevoir de perdre un enfant, c'est tellement injuste », dit-elle doucement.

## RECONNAITRE LA PERSONNE

Sous morphine le jour de l'accouchement « pour qu'elle soit moins sous le choc », Mélissa vit ses émotions après coup. Le retour à la maison est très douloureux. « Un vide incommensurable. C'est ça qu'on ressent quand on perd un bébé. Il te manque une partie de toi », confie-t-elle.

Montées de lait douloureuses, prestations gouvernementales à annuler, cérémonie à organiser, tout ramène à la mémoire du couple ce qui

s'est passé. Mais ce n'est pas ce qui est le plus lourd à porter: Mélissa m'explique alors que, pour qu'un nouveau-né soit comptabilisé dans les statistiques, il doit avoir respiré ou doit peser 500 grammes et plus.

« Benjamin pesait 350 grammes et n'a pas respiré, selon l'infirmière. Mais moi, je l'ai vu respirer quelques secondes après sa naissance », dit-elle avant de prendre une pause. « Il est donc considéré comme [n'ayant pas] existé. Statistiquement, il est un déchet biomédical. C'est très, très dur d'entendre ça », continue Mélissa avec un calme déroutant.

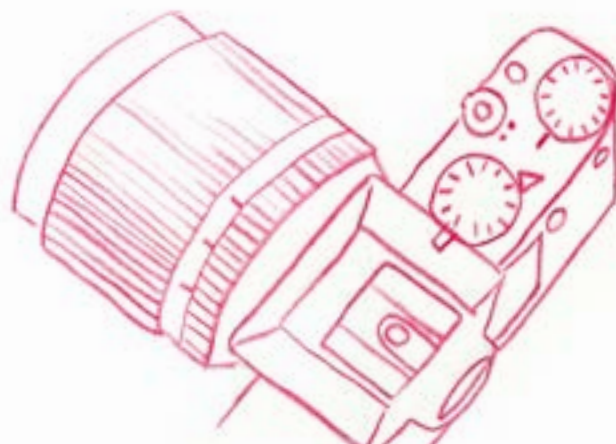
Les parents sont en colère et intègrent difficilement cette nouvelle. Le couple se demande si leur garçon, ni baptisé ni reconnu comme une personne par l'État, pourra avoir des funérailles à l'église. Le curé avec qui ils discutent soulage alors leur peine.

« Il a dit que non seulement Benjamin était un être vivant et qu'il avait le droit d'avoir une cérémonie à l'église, mais qu'il ne pouvait pas y avoir plus pur que notre fils, [...] étant donné qu'il n'avait connu que le ventre de sa mère », raconte Mélissa tout sourire.

Comme ce prêtre, Portraits d'étincelles a reconnu que Benjamin a bel et bien existé. Les photos le prouvent. Ces photos, elles sont aujourd'hui posées à côté de son urne dans la chambre de Mélissa. Elle les regarde tous les jours et elles lui font du bien.

Pour cette maman, « Portraits d'étincelles a fait vivre [son] garçon plus longtemps ». ■

✚ [portraitsdetincelles.com](http://portraitsdetincelles.com)  
✚ [lesperseides.org](http://lesperseides.org)



RENCONTRE



FRANÇOIS-ALBERT ANGERS

# ÉCONOMISTE CHRÉTIEN

Discussion avec l'historien Jean-Philippe Carlos

**Benjamin Boivin**  
benjamin.boivin@le-verbe.com

**Illustration : Louis Roy**

**Le rideau de fer érigé en 1960 entre la société québécoise contemporaine et son passé est si bien gardé que peu de grandes figures ont réussi à le traverser. Si l'économiste François-Albert Angers est aujourd'hui presque entièrement effacé de notre mémoire collective, l'historien Jean-Philippe Carlos s'est promis de lui servir de passeur à travers son récent ouvrage, *François-Albert Angers. Le rebelle traditionaliste* (Boréal, 2023). Rencontre, par personne interposée, avec l'un des fondateurs de la science économique moderne au Québec.**

Né en 1909, mort en 2003, François-Albert Angers traverse un vingtième siècle québécois marqué par de profondes transformations. Issu d'un milieu bourgeois, mais n'ayant pas reçu la marque du collège classique en raison de nombreux déménagements et d'une santé fragile, le grand économiste fraie son chemin à travers la toute nouvelle École des hautes études commerciales de Montréal, aujourd'hui HEC Montréal.

Impliqué durant sa jeunesse dans les milieux nationalistes militants, Angers approfondira ses connaissances dans la sphère économique, dont l'étude sérieuse est jeune au Québec. «Angers va être très influencé par Esdras Minville sur le plan de l'étude du milieu. Ils sont allés dans des régions et ont étudié les statistiques, le marché, leur profil démographique pour proposer des solutions économiques adaptées à chacune», m'explique Jean-Philippe Carlos dans un café, rue Wellington, à Sherbrooke. Après les HEC, Angers fera également des études en France, un passage obligé pour les élites canadiennes-françaises à son époque.

## LE POUVOIR DE LA COOPÉRATION ÉCONOMIQUE

Angers est profondément influencé par la doctrine sociale de l'Église, à une époque où elle se déploie dans la foulée de la Grande Dépression. «Un des aspects les plus importants à l'époque pour les Canadiens français, c'est le principe de la subsidiarité, c'est-à-dire que l'organisation de la société doit rester proche des populations pour représenter vraiment ses intérêts et éviter que les ordres de gouvernements supérieurs apportent des solutions qui ne soient pas adaptées à un milieu donné», indique Carlos.

Dans le secteur économique, Angers participe alors à la promotion du coopératisme, dont le mouvement des caisses Desjardins est l'un des exemples les plus éloquents de nos jours. Jean-Philippe Carlos en parle comme d'une «troisième voie entre le capitalisme libéral, qu'on juge, surtout à l'époque de la Grande Dépression, comme étant responsable des difficultés économiques, et le socialisme, opposé complet de la doctrine sociale de l'Église où l'État prend en charge tout le développement économique et met en place des plans de développement». Jeune parmi les

promoteurs de la coopération, Angers demeurera convaincu des bienfaits de cette conception de la vie économique jusqu'à la fin de sa vie.

## LES GRANDES CONTROVERSES

Devenu professeur aux HEC, Angers fera les quatre-cents coups dans les années 1950. Il mène une vie intellectuelle active, motivé par le désir de voir la société canadienne-française se développer économiquement du bas vers le haut, par le biais de coopératives dans tous les secteurs de la vie économique.

Méprisé par le premier ministre Maurice Duplessis, qui le qualifie de «tête croche», il sera malgré tout un acteur déterminant dans la préparation du rapport de la commission Tremblay, décrit par l'historien Dominique Foisy-Geoffroy comme le «testament politique de la pensée traditionaliste canadienne-française» (Foisy-Geoffroy, 2007), dont certaines recommandations majeures seront actualisées durant la Révolution tranquille.

Les années 1950 sont aussi pour Angers une époque de luttes acharnées contre la centralisation des activités gouvernementales au niveau fédéral, qui profite de l'inertie des provinces dans les affaires sociales, à commencer par le Québec, pour développer l'État-providence que nous connaissons aujourd'hui. Par fidélité au principe de subsidiarité, il entreprend à cette époque une saga judiciaire contre le gouvernement fédéral et son programme obligatoire d'allocations familiales, d'ailleurs toujours en vigueur.

«Angers – on revient à cette fameuse doctrine sociale de l'Église – va s'opposer au programme d'allocations

familiales parce qu'il estime qu'il est en mesure de pourvoir à sa famille par le fruit de son travail», rapporte Carlos. Si Angers perd en définitive la bataille, «ça a fait beaucoup parler, me raconte l'historien. Il y a eu une série d'articles dans *Le Devoir* au milieu des années 1950 qui s'appelle "Ma chicane avec l'impôt", où il témoigne de tout son parcours. C'est vraiment intéressant!»

En plus de son engagement militant, Angers a également, durant l'ensemble de sa carrière, été impliqué à de hauts niveaux de responsabilité dans diverses publications, dont *L'Actualité économique* et *L'Action nationale*. Il a aussi œuvré en soutien aux secteurs privé et public, à une époque où l'intérêt pour la science économique est croissant dans ces milieux, mais les ressources savantes, limitées.

## UN INTELLECTUEL ENGAGÉ

Les années 1960, caractérisées par une série de transformations sociales majeures et par l'émergence de l'identité québécoise moderne, constituent un moment charnière dans la vie d'Angers. «Durant les années 1960, il devient l'une des principales figures publiques du nationalisme au Québec, aux côtés d'organisations plus à gauche qui naissent à l'époque, comme le Rassemblement pour l'indépendance nationale. [...] Il va aussi s'opposer beaucoup aux grandes réformes proposées par Jean Lesage.»

Voyant dans la nationalisation de l'hydroélectricité une démarche exagérément centralisatrice, Angers en demeurera toujours critique. «La nationalisation de l'hydroélectricité, pour lui, c'était épouvantable. C'est l'une des pires choses qui soit arrivée au Canada français, dans son esprit. Il voulait que ce soit le coopératisme qui prenne ça en charge.»

Il jette de même un regard méfiant sur la réforme du système d'éducation

voulue par la commission Parent, en laquelle il voit une entreprise de destruction des institutions distinctives de la société canadienne-française, garantes de sa pérennité culturelle. «Il va s'opposer non par souci de garder l'école élitiste, mais par souci de garder en place l'institution culturelle canadienne-française qu'est le collège classique.» En effet, «même s'il n'a pas fréquenté le collège classique, il reconnaissait son importance dans la culture historique canadienne-française.»

## HÉRITAGE DU CANADA FRANÇAIS

Angers, s'il est critique du nationalisme civique en émergence, qu'il juge exagérément abstrait et délié des éléments fondamentaux de la société canadienne-française, sera malgré tout l'un des premiers économistes de réputation à appuyer le projet d'indépendance du Québec. Jean-Philippe Carlos soutient qu'on retrouve dans sa correspondance privée des traces de ses motivations. Pour lui, «le Québec doit être indépendant pour assurer la permanence du catholicisme en Amérique française.»

Pour Carlos, l'influence soutenue d'Angers est assurée par certains ajustements dans son propos public : «Il y a une certaine transformation dans son discours, des éléments vont être mis en sourdine. Je ne sais pas si c'est de manière volontaire. Ma thèse, c'est que oui.»

Ayant assuré la présidence de plusieurs organisations de la société civile durant sa carrière, Angers devient, à partir des années 1970, une figure de proue du mouvement pour la défense et la promotion du français. Il appuie énergiquement, à une époque où les débats linguistiques font rage, la loi 101 du ministre Camille Laurin, adoptée sous René Lévesque en 1977. «Il va vraiment se faire entendre en faveur de la langue française. Il va aussi devenir l'un des principaux porte-paroles de

l'indépendance nationale du Québec, en mettant de l'avant des arguments économiques», soutient l'historien.

Pour Carlos, c'est «ce qui va lui permettre de demeurer pertinent, sans pour autant dire que les éléments liés à la religion catholique dans son esprit étaient laissés de côté». En effet, Angers demeure fidèle à lui-même. «Un de ses anciens étudiants, qui était là à la fin des années 1960, me disait qu'Angers enseignait encore la doctrine sociale de l'Église dans ses cours aux HEC.»

Géant oublié sur les épaules duquel bien des nains sont assis sans le savoir, François-Albert Angers demeure une figure aussi complexe que passionnante. Pour Carlos, «c'est le personnage de transition qui fait le pont entre le Québec moderne qui émerge à partir de la Révolution tranquille et tout le Canada français traditionnel». Innovateur mais traditionaliste, patriote mais localiste, l'économiste catholique québécois défie les catégories à la mode et porte un message toujours pertinent, truffé de propositions prophétiques sur la société québécoise, nouvellement acquise à un «nationalisme civique qui, dans son esprit, était dénué d'assises solides dans la réalité historique». ■



Jean-Philippe Carlos, auteur de *François-Albert Angers. Le rebelle traditionaliste*, Montréal, Boréal, 2023, 416 p.

### Référence :

Dominique Foisy-Geoffroy, « Le Rapport de la Commission Tremblay (1953-1956), testament politique de la pensée traditionaliste canadienne-française », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, hiver 2007.

# SCROLL

Fabrice Hadjadj

fabrice.hadjadj@le-verbe.com

Ce mot, je l'ai découvert quand j'avais neuf ans. Je jouais à *Donjons et Dragons*. Les règles n'existaient pas encore en français. Nous devions donc les suivre dans la langue de Tolkien. Mon elfe magicien, chaotique bon, rêvait de *scrolls*: des rouleaux magiques recélant de puissants sortilèges. Je négligeais alors les devoirs de l'école, j'avais trop à faire avec les orques et les nécromanciens.

Déjà la fuite dans l'imaginaire, me direz-vous. Mais l'homme est-il au monde à la manière des autres animaux, sans avoir à faire de longs détours par son intelligence et son imagination? D'ailleurs, cet imaginaire était actif. Aucune image ne se trouvait sur la table, hormis quelques figurines de plomb que nous regardions à peine.

Tout se peignait dans nos esprits à travers les paroles échangées, celles du maître du jeu – le grand frère d'un camarade, Emmanuel Gorlier – et celles des joueurs. Nous vivions dans l'oralité légendaire. Nous réinventons les veillées des vieux conteurs, avec des fiches et des dés – pas seulement à six, mais à huit, dix, douze, vingt faces, sans compter ce petit tétraèdre pour les dégâts causés par une dague...

Plus tard, j'ai considéré les rouleaux de la Torah. Il n'est pas indifférent que les Écritures se présentent sous forme de rouleaux ou de codex. Un codex vous permet d'ouvrir le livre à n'importe quel endroit, d'un seul coup. Un rouleau vous oblige à dérouler tout ce qui précède. Dans le premier cas, on pioche un extrait. Dans le second, on aboutit à une séquence. L'histoire apparaît comme un déroulement et non comme une série de feuillets cousus. Relation sans reliure, endurance du temps long.

Que veut dire *to scroll* aujourd'hui? Le contraire. Il faudrait établir un vocabulaire de l'informatique sous l'angle de ses usurpations: *windows* pour désigner un écran, *office* pour un logiciel, *icon* pour un bouton... Quant à *to save*, ce qu'accomplit le Verbe crucifié, ce n'est qu'un enregistrement numérique dans quelque *cloud* qui n'est pas dans le ciel. Le sens majeur de *swipe* est «frapper à toute volée». Allez-y. Vous briserez heureusement la glace.

Je me trouve donc en face du verbe *scroller*. Il est entré dans les dictionnaires Robert et Larousse en 2020, avec «écocide» et «cyber-djihadisme». Il signifie «faire défiler un contenu sur un écran informatique». L'action se fait principalement avec le pouce de la main qui tient le téléphone intelligent, tandis que l'autre main reste libre, pour saisir des cacahouètes.

On scrolle notamment sur TikTok et sur Instagram. Le «contenu», dans ce dernier cas, se nomme un *reel* (que le francophone prononce «réel»). C'est généralement une vidéo de moins d'une minute. La durée recommandée est de 7 à 15 secondes. Impossible de faire mieux pour morceler l'attention et détruire tout sens du déroulement. Mais vous savez tout cela, et j'ai l'air de parler comme un vieux.

Je le confesse, j'en demande pardon aux véganes: je rêve de vrais rouleaux en parchemin. Pour faire un parchemin, il fallait six à douze semaines, selon les peaux traitées. Cela présupposait d'égorger et d'écorcher une bête – mouton, chèvre, veau ou agneau. Le vélin exigeait un veau mort-né. C'était ce qui se faisait de mieux. Il est bon d'en être un peu horrifié. Sur un tel *scroll*, on ne peut écrire que des choses qui méritent de durer, où l'encre a le prix du sang. ■



Fabrice Hadjadj est philosophe et dramaturge. Il dirige l'Institut Philanthropos, à Fribourg, en Suisse.

PORTRAIT

# DE LA SÈVE DANS LES VEINES

INCURSION AU MUSÉE  
DE L'ÉRABLE DE « MONONC' GABY »

Anne-Marie Rodrigue  
anne-marie.rodrigue@le-verbe.com

Photos : Marie Laliberté

« Ma grand-mère était institutrice, pis ma mère aussi. J'ai un peu ça dans le sang aussi, ça fait que je ramasse toutes sortes de cochonneries », m'explique Gaby en riant lorsque je lui demande comment un acériculteur a pu avoir cette drôle d'idée d'ouvrir un musée à Saint-Théophile, en Beauce. Ce qu'il appelle affectueusement ses « cochonneries » - vilebrequins, chalumeaux, raquettes et autres artéfacts acéricoles -, il me les présente comme des reliques, en ramenant à la vie les trésors d'histoire qu'elles renferment.





**L**’œil espiègle, Gaby remonte le fil de son histoire jusqu’à sa conception: «Quand j’ai été fabriqué, mon père construisait une cabane à sucre; on l’a encore, la vieille cabane en haut. Moi, j’ai été conçu dans ça, puis je pense que c’est pour ça qu’aujourd’hui je suis un peu plus... *pogné* dans ça, là, plus en amour, je dirais, avec le temps des sucres.» Sa voix se gonfle d’émotion. Il poursuit:

«Parce qu’un érable qui donne de l’eau puis ça fait un sucre, c’est incroyable, c’est un vrai miracle. On taponne le sucre n’importe comment: on le fait devenir dur, y redevient mou, on le met en sirop... on peut faire tellement de choses, ce n’est pas croyable.»

De toute évidence, quarante-six années de métier passées dans son *froc* à carreaux n’amointrissent pas d’une once l’émerveillement de Gaby devant la générosité de la nature.

Il a quatorze ans lorsque son père leur donne, à lui et son frère, tout le nécessaire pour devenir des vrais de vrais. «Une *sleigh*, une tonne, des raquettes, des seaux, puis là on était partis entailler avec un vilebrequin. On avait mille érables les premières années.» À cette époque, c’est du travail effectué entièrement «à bras». S’ajouteront, au fil du temps, les nuits blanches à faire bouillir l’eau d’érable, le travail à la ferme, la vie de famille avec six enfants et tous les sacrifices que cela implique:

«Des fois, quand tu reviens de treize heures, seize heures de travail intense, t’as pas toujours le sourire, la bonne humeur. Si t’es passionné, eh bien, faut que tu trouves des solutions aux problèmes. Y a beaucoup de problèmes avec six, là. Y a six problèmes, mais y a six solutions aussi.»

## LE CHRIST GRAVÉ DANS LES PAINS DE SUCRE

On gravit les marches de bois rêches qui mènent à la mezzanine, bondée d’outils et de matériaux d’une époque révolue. Si ces objets semblent quelconques à première vue, Gaby les fait exister dans toute leur singularité:

«Ici. Tu sais c’est quoi? me lance-t-il.

— Ça a l’air de filtrer?

«Ça filtre. Autrefois, ils faisaient de la bagosse. C’est un genre d’alcool. Ils mettaient toutes sortes de produits: des pommes, toutes sortes de fruits, puis ils mettaient ça sur le poêle à bois. Puis là, les p’tits vieux comme moé, y montaient à cabane à sucre, y amenaient ça, puis ils se mettaient ben chauds. Y étaient pus capables de faire bouillir, ils dormaient sur les cordes de bois, puis c’étaient les madames qui devaient finir l’ouvrage. Y avaient pas le choix...»

Au fond de la mezzanine, on pénètre dans une pièce qu’éclaire la lumière froide d’un après-midi de janvier. Une caverne d’Ali Baba où l’on retrouve des trésors comme des jougs d’homme, qui facilitent le transport des seaux, et des moules à pains de sucre en formes de cœurs... ou d’ostensoirs. Un bric-à-brac qui témoigne d’efforts et d’amours presque insensés pour l’œil de notre temps.

«Ici, on a la bénédiction des érables.» Gaby désigne une toile représentant une liturgie aux couleurs canadiennes: une procession de fidèles suit le prêtre et la croix au milieu de l’érable enneigée. Une tradition que chérissaient nos ancêtres et que Gaby remet à l’ordre du jour. «Vois-tu, je l’ai eue l’année passée», dit-il en indiquant la photo au mur.

C’est qu’à *La cabane à mononc’ Gaby*, Jésus n’est pas une image pieuse, exposée comme un vestige du passé entre les vieilles raquettes et le chalumeau centenaire. Gravé dans les pains de sucre, il donne son sens à toute l’entreprise: «Moi, j’ai toujours un p’tit côté catholique; quand je parle, je ramène à ma source, parce que moi, je le suis, catholique, comprends-tu? Pis moi, si je vis, c’est parce qu’il me donne la vie, c’est lui qui me permet de vivre, là.»

## PARIER SUR LA PASSION

Choisir de conserver, de montrer et de raconter ce que l’on juge être d’une grande valeur, c’est courir le risque d’une blessure: ne pas susciter chez l’autre le même amour. Parfois même chez ses propres enfants. Gaby me raconte que, pour sa progéniture, «c’est toutes des cochonneries». Mais cette fois, le mot est pesé, sans tendresse. Alors, à quoi bon?

«Bien, y a quelqu’un qui est venu cet automne, m’a te le dire, là. On l’a monté dans nos bras, parce qu’il s’était fait écraser par un tracteur, puis y a vécu la visite du musée en chaise roulante. Ce monsieur-là était tellement heureux, c’était inimaginable. Puis pour moi, rien que les moments qu’on peut avoir échangés, vécus, ça m’a valu plus que cent-mille, plus qu’un million. Le monsieur, il sait c’est quoi, travailler dur; il sait c’est quoi, pas dormir, s’investir, pis peut-être bien que ça va donner zéro. Mais y est passionné quand même, y a pas lâché. Jésus, c’est un peu ça sur la croix, là, hein! Y était passionné de tous nous sauver.»

«Moi, c’est un peu la même chose. Dans ma passion à moi, je me donne pareil.»

Gaby prend dans ses mains un morceau de bois d’érable, maintes fois entaillé. Aux endroits où logent les trous, on remarque une sorte de remplissage, comme si la nature avait pansé ses plaies:

«Comme de raison, dans la création, ce n’est pas moi le boss, c’est le bon Dieu qui est le boss. Quand on entaille un arbre,



regarde comment ça peut briser. Ce que je veux démontrer là, c'est que ça se rebouche tranquillement. La nature, là, elle rebouche toutes ses cicatrices. La nature est très, très, très forte.»

## GUÉRI DANS LES PLAIES

Pour déjouer le froid qui prend d'assaut nos orteils, Gaby nous invite à nous réchauffer à la maison, près du poêle à bois. On y retrouve son épouse, Anny, qui tricote en se berçant. Je demande à Gaby si, dans son histoire avec le bon Dieu, il a vécu un moment particulier qui a solidifié sa foi. Gaby lance un regard vers sa femme: «R'garde-moi pas!» dit-elle en s'es-claffant. C'est pourtant elle qui ramène le sujet, un peu plus tard dans notre échange. Elle nous raconte que son mari a arrêté de boire à la suite d'une rencontre avec de jeunes missionnaires qu'ils hébergeaient il y a quelques années:

«Les jeunes étaient venus souper, pis un soir, on disait le chapelet. On priait, puis là, Gaby y dit: "Moi, j'voudrais arrêter d'boire, puis j'sais pas comment faire." Puis là y avait Zach, un jeune missionnaire, qui dit: "C'est parce que tu pries mal, tu ne sais pas prier.»

Gaby reprend: «Il m'avait insulté bien net: "Tu sais pas prier!" Moi qui prie ça fait vingt ans pour arrêter de boire! J'vas à confesse! Y a rien j'fais pas! Y dit: "Faut que tu pries dans les plaies du Christ, dans le sang qu'il a versé pour toi." Pas pareil, là! Puis y m'dit: "Tu vas t'arrêter de boire instantané." Eille...»

Et puis?

«J'ai demandé [à Jésus]. Instantané, comme y a dit, ça s'est résolu *drette* de même. Fini! J'ai jamais repris. C'est incroyable, ma fille. "Mais veux-tu vraiment?" C'est la question qui

nous revient d'en haut lorsqu'on demande et qu'on implore. "C'est-tu vraiment ça que tu veux, Gaby? Un musée?" Oui! C'est ça j'veux! Bien je l'ai. "C'est quoi tu veux? Arrêter de boire? C'est-tu vraiment ça?"» Il frappe dans ses mains.

«Libéré. C'est comme ça, ma fille.»

## FAIRE GOUTER

Gaby n'est pas près de s'asseoir sur ses lauriers. «Moi, j'pas capable de rester assis là, pis de me dire que j'ai soixante-deux ans, que je peux m'asseoir puis goûter à la vie. J'y goûte à la vie, là!»

Il projette d'agrandir suffisamment ses locaux pour en transformer une partie en cabane d'antan, où il fera bouillir et «vivre les moments de boucane» à l'année. L'idée est de permettre aux jeunes générations de communier au savoir-faire et à l'esprit de ceux qui les ont précédées.

«Je pourrais faire goûter. Par exemple, si tu venais avec ton fils, tu pourrais entailler les érables comme autrefois. Ça fait que je vais installer un érable dans la cabane à sucre. Il va pouvoir cogner, il va pouvoir mettre le chalumeau.»

«Puis là – je rêve! Mais c'pas grave, ça coute rien, c'est pas taxé! –, j'aimerais que l'érable coule. Fait que là, j'essaie de penser...» Gaby nous explique le mécanisme qu'il a en tête pour faire couler l'érable à l'année. «Verrais-tu que ça marcherait? Moi, je ne peux pas garder ça pour moi. Je veux le partager.»

Alors que je souligne sa créativité, Gaby me répond d'une traite:

«C'est toujours Jésus. C'est de lui que ça vient.» ■

## DES CHIFFRES ET DES MOTS

En 2021, un rapport nous révélait qu'une fausse couche a lieu toutes les **44 SECONDES** dans le monde, affectant près de **23 MILLIONS** de femmes chaque année, dont **20 000 QUÉBÉCOISES.**

Source : *The Lancet*.

## LES CHOIX DE LA RÉDAC

## L'ABBÉ PIERRE – UNE VIE DE COMBATS



Surprenant que ce film biographique de Frédéric Tellier sur l'incomparable homme de Dieu, fondateur de la Communauté Emmaüs! Au fil de ses combats sociaux, et aussi intérieurs, Henri Grouès, dit l'abbé Pierre, a de quoi réveiller à la fois notre indignation contre la pauvreté et notre compassion pour les sans-abris. À regarder pour revigorer sa charité durant les grands froids de l'hiver. – Film biographique de Frédéric Tellier, France, 2023, 137 min.

[Consultez notre critique du film.](#)

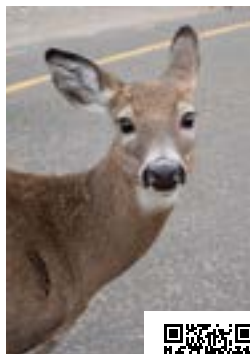
## LA DICTATURE DES RESENTIS



La journaliste Eugénie Bastié nous offre un recueil de ses chroniques au *Figaro* pour mieux décrypter les changements civilisationnels que nous traversons en ces temps marqués par l'expérience numérique et le relativisme. Trop souvent dans nos discussions publiques, la subjectivité et l'émotivité prennent le dessus sur une connaissance objective et universelle. Est-il encore possible de sauver la liberté de pensée en un temps de postvérité? – Eugénie Bastié, *La dictature des ressentis*, Paris, Plon, 2023, 240 p.

[Lisez notre entrevue avec l'auteure.](#)

## ANTICOSTI ET SES HISTOIRES



Télé-Québec, en collaboration avec Sépaq Anticosti, propose cette série originale à mi-chemin entre le balado et l'audioguide de musée. La plus grande île du Québec, récemment classée au patrimoine mondial de l'UNESCO, est curieusement l'une des plus méconnues. Laissez ses habitants vous la raconter! Les amateurs d'histoire, de fossiles, de cerfs et de grand air y trouveront de quoi satisfaire leurs passions. – Balado offert sur baladodiffusion .telequebec.tv/28/anticosti-et-ses-histoires

[Découvrez notre photoreportage sur Anticosti.](#)

**Le Verbe témoigne de l'espérance  
chrétienne dans l'espace médiatique  
en conjuguant foi catholique  
et culture contemporaine.**

Sans publicité, Le Verbe médias est financé par les dons de son auditoire. Nous remettons automatiquement un reçu de charité pour tout don de 50 \$ et plus ou sur demande pour tout autre montant.

Visitez [le-verbe.com](http://le-verbe.com) pour contribuer ou vous abonner gratuitement et recevoir 6 numéros de 24 pages par année et 2 numéros spéciaux de 116 pages en prime.

**CONSEIL ÉDITORIAL**

Noémie Brassard,  
Maxime Huot-Couture,  
Elizabeth Hurtubise,  
Jean-Christophe Jasmin et  
Jérémy Laliberté

**DIRECTRICE GÉNÉRALE**

Sophie Bouchard

**DIRECTEUR DE CONTENUS**

Antoine Malenfant

**RÉDACTION**

Ariane Beauféray,  
Brigitte Bédard,  
Jessye Blouin,  
Benjamin Boivin,  
Sarah-Christine Bourihane,  
James Langlois  
Simon Lessard,  
et Anne-Marie Rodrigue

**DIRECTRICE ARTISTIQUE**

Judith Renaud

**GRAPHISTE**

Émilie Dubern

**RÉVISEUR**

Robert Charbonneau

**COMMUNICATION ET MARKETING**

Frédérique Bérubé  
Louis-Joseph Gagnon

**ABONNEMENTS ET SECRÉTARIAT**

Magdalie Nadeau

Les illustrations des pages 3, 4 et 17  
sont de Marie-Hélène Bochud.

Photo de couverture :  
Maxime Boisvert

Le Verbe est imprimé chez Imprimerie HNL  
et est distribué par À l'Affiche 2000 inc.  
et Diffumag.

Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux:  
Bibliothèque et Archives Canada;  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec.  
ISSN 2371-4670 (imprimé)  
ISSN 2371-4689 (en ligne)

Ce magazine utilise la nouvelle orthographe.  
Il ne recourt pas à l'intelligence  
artificielle générative.

Financé par le gouvernement du Canada

**Canada**

1215, av. du Chanoine-Morel, Québec  
(Québec) G1S 4B1  
Tél. : 418 908-3438 • [info@le-verbe.com](mailto:info@le-verbe.com)  
[www.le-verbe.com](http://www.le-verbe.com)

Dans un  
monde  
en tensions,  
**maintenez**  
**l'équilibre**  
**intérieur**  
avec  
notre  
infolettre.



Crédit: iStock - happyphoton

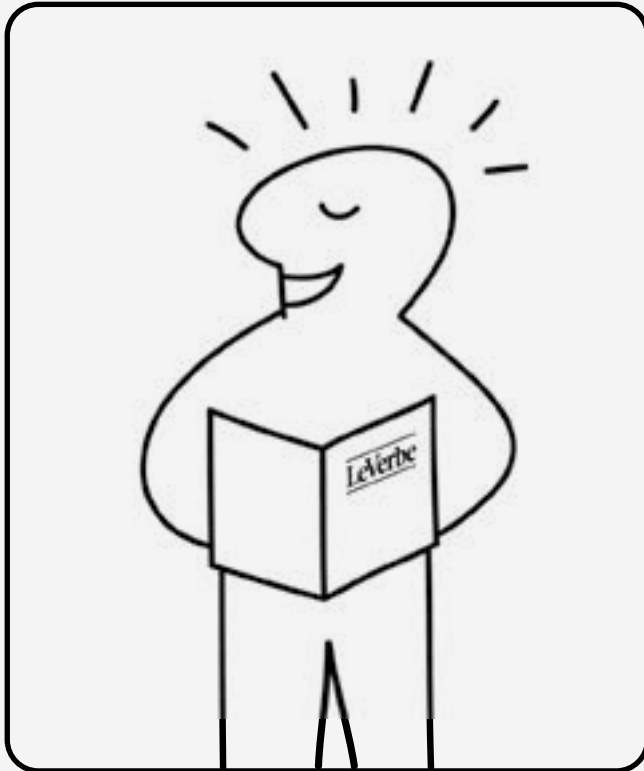
ABONNEZ-VOUS MAINTENANT.

[le-verbe.com/infolettre](http://le-verbe.com/infolettre)



# VERBABÖ

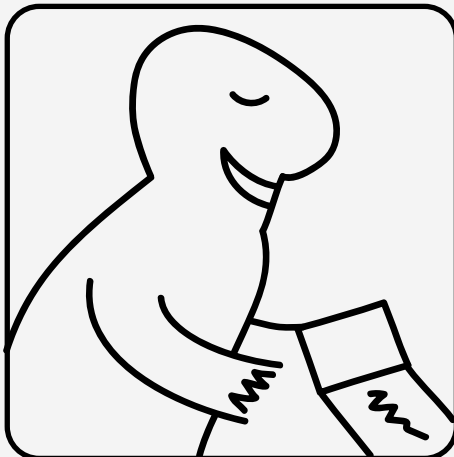
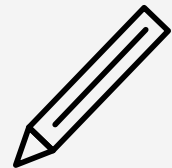
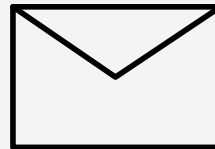
OU COMMENT S'ABONNER AU VERBE EN QUELQUES ÉTAPES FACILES.



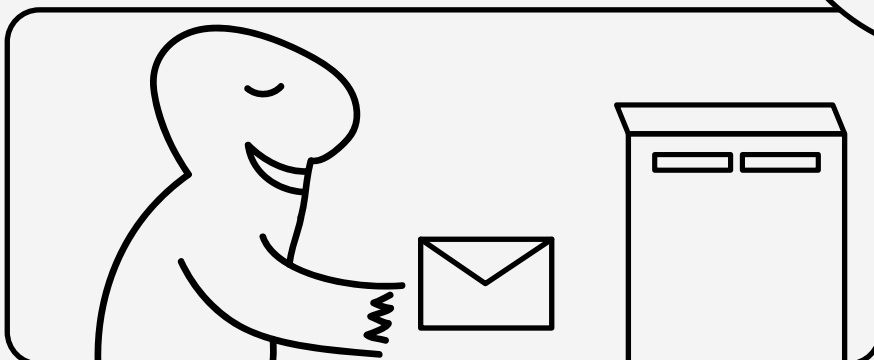
CE DONT  
VOUS AVEZ  
BESOIN :



COUPON INSÉRÉ AU MILIEU  
DE VOTRE MAGAZINE



PLUSIEURS OPTIONS:



Renvoyez le coupon à :  
Le Verbe médias,  
1215 av. du Chanoine-Morel,  
Québec G1S 4B1

ou

Appelez-nous au  
418 908-3438

ou

Balayez le code QR